

Les pèlerinages chrétiens : sens, histoire et actualité

Jean-Pierre Delville

Je déteste, je méprise vos pèlerinages, je ne puis sentir vos rassemblements,... dit le Seigneur (Amos 5,21.27)¹.

Jésus dit à la Samaritaine : Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... Mais l'heure vient, et c'est maintenant, où les véritables adorateurs adoreront le Père dans l'esprit et la vérité (Jn 4,20-23).

Lorsque le Seigneur appelle les élus à l'héritage du royaume des cieux, il n'a pas compté le voyage de Jérusalem parmi les bonnes actions ; ... un changement de lieu ne procure aucun rapprochement de Dieu, mais, où que tu sois, Dieu viendra vers toi, si la demeure de ton âme est trouvée telle que le Seigneur puisse habiter en toi et y circuler (Grégoire de Nysse)².

Alors, comment comprendre que le pèlerinage existe bel et bien dans le christianisme³ ? Trahison de l'évangile ?

Comment définir le pèlerinage⁴ ? Une définition de base pourrait être : le déplacement d'un lieu à un autre pour des raisons religieuses.

¹ Selon la *Traduction œcuménique de la Bible*, 1975, p. 1142.

² GREGOIRE DE NYSSE, *Lettres*, Lettre 2 (Sources chrétiennes 363).

³ *Pèlerinages*, dans *Dictionnaire de spiritualité*, t. XII, col. 887-939, Paris, 1984 ; *Contesting the sacred : the anthropology of christian pilgrimage*, éd. par J. EADE et M.-J. SALLNOW, Urbana University of Illinois Press, 2000 ; *Le pèlerinage*, éd. par V. ELIZONDO et C. DUQUOC, dans *Concilium*, n° 266, 1996 ; *Le pèlerinage*, éd. par Michel-Yves PERRIN, dans *Communio*, 1997 ; *Explorations in a Christian Theology of Pilgrimage*, éd. par C. BARTHOLOMEW et F. HUGHES, University of Gloucestershire, 2004.

⁴ Pour une bibliographie de base, cf. J. CHELINI et H. BRANTHOMME, *Les pèlerinages dans le monde*, Paris, 2004 ; ID., *Les chemins de Dieu. Histoire des*

Mais « il ne saurait y avoir du pèlerinage une définition globalisante, close ; sa réalité phénoménale est celle d'une création assumée⁵ », comme dit Alphonse Dupront, grand historien des pèlerinages et des croisades. En analysant la démarche pèlerine, il distingue quatre aspects dans le pèlerinage : le chemin, la visite des lieux sacrés, la rencontre religieuse et les effets sur le pèlerin, y compris la formation d'une société pèlerine⁶.

La dimension du chemin est à la base de plusieurs définitions du pèlerinage telles que : « pulsion qui pousse les hommes à se mettre en marche⁷ » ; « vivre l'espace et le transcender, telle est la dramatique anthropologique du pèlerinage⁸ » ; « mise en route vers un ailleurs, le pèlerinage est un éclatement de l'espace⁹ ». Ce déplacement intègre une notion de rupture et même de contestation de l'ordre établi.

L'aspect du lieu, but du pèlerinage, est souligné ainsi : « atteindre un ailleurs, imprégné de la présence du sacré », « cosmiquement marqué¹⁰ ». À cet aspect du lieu est liée la vision : on va voir quelque chose, quelqu'un ; il s'y ajoute d'audition : le discours sur le lieu, la « légende » du saint, tout ce que l'on raconte pour expliquer la raison du pèlerinage, et qui contribue aussi à en faire un lieu d'Église.

La dimension de l'acte religieux du pèlerinage est mise en relief dans d'autres définitions : « un des temps forts de l'expérience religieuse collective et individuelle¹¹ » ; « expression gestuelle d'une recherche, transposition dans l'espace humain d'une quête de sens¹² » ; « quête du sacré dans une succession de gestes et de rites, où se mêlent mouvements

pèlerinages chrétiens, Paris, 1982 ; V. et E. TURNER, *Image and Pilgrimage in christian Culture. Anthropological Perspective*, New York, 1978 ; E. BERNARDI, *L'apport de V.W. Turner à une anthropologie du pèlerinage*, dans *La Maison Dieu* n° 170, 1987, p. 79-90.

⁵ A. DUPRONT, *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, 1987, p. 41.

⁶ *Idem*, p. 373-414.

⁷ J. PIROTTE, *Gestes et attentes des marcheurs de Dieu*, dans *Le guide des pèlerinages de Belgique*, p. 7-24, ici p. 7.

⁸ A. DUPRONT, *Du sacré*, p. 42.

⁹ J. PIROTTE, *Gestes*, p. 11.

¹⁰ *Idem*, p. 11.

¹¹ *Idem*, p. 7, d'après A. DUPRONT, *Pèlerinages*, dans *Dictionnaire des religions*, éd. P. POUPARD, Paris, 1985, p. 1300.

¹² J. PIROTTE, *Gestes*, p. 10.

collectifs et démarches individuelles¹³ ». Car « la piété a besoin d'être aidée par les sens¹⁴ ».

Enfin le renouvellement social et personnel du pèlerin est souligné de la manière suivante : « délivrance des travaux et des jours¹⁵ » ; « dialogue entre les masses en mal d'exister et l'imaginaire collectif du miracle¹⁶ » ; « acte du besoin et de la santé collective¹⁷ » ; « une marque sur la vie par quoi la vie sera autre¹⁸ » ; les hommes « cherchent dans cette mise en route 'pèlerine' un plus-être pour eux-mêmes ou pour leurs proches¹⁹ ».

Quelle est la motivation du pèlerin chrétien ? Le grand anthropologue américain Victor Turner a particulièrement bien abordé la question²⁰, en concevant le pèlerinage comme une expérience d'initiation, qui permet au croyant de franchir un seuil (*limen*, en latin) dans sa vie, d'où l'expression de « phénomène liminoïde », c'est-à-dire « analogue au franchissement d'un seuil ». Alors que la vie monastique permet à une élite de franchir ce seuil dans le cadre privilégié du couvent et de sa vie spirituelle, le pèlerinage ouvre la porte à une expérience analogue pour tout croyant. « Pour la majorité d'entre eux, le pèlerinage était la grande expérience liminale de leur vie religieuse. *Si le mysticisme est un pèlerinage intérieur, le pèlerinage est un mysticisme extériorisé*²¹ ». L'accumulation d'insatisfactions et même de péchés dans la vie quotidienne pousse le croyant à prendre la route pour se purifier intérieurement : c'est une démarche libre et volontaire, qui le prépare à la vie future. « Par l'institution des pèlerinages, la liberté humaine a fait un pas historique. À l'intérieur du cadre religieux chrétien, on peut dire que le pèlerinage représente la quintessence de la liminalité [=initiation] volontaire²². » À son arrivée au but du pèlerinage (et déjà en cours de route, dans les sanctuaires intermédiaires), le pèlerin est mis en présence

¹³ *Idem*, p. 11.

¹⁴ Abbé BERGIER, *Dictionnaire de théologie*, t. 6, Liège, 1792, p. 351.

¹⁵ A. DUPRONT, *Du sacré*, p. 34.

¹⁶ *Idem*, p. 43.

¹⁷ *Idem*, p. 341, à propos de Lourdes.

¹⁸ *Idem*, p. 341, à propos de Lourdes.

¹⁹ J. PIROTTE, *Gestes*, p. 7

²⁰ V. et E. TURNER, *Image and Pilgrimage in christian Culture*, p. 1-39 : Pilgrimage as a Liminal Phenomenon.

²¹ *Idem*, p. 7.

²² *Idem*, p. 9.

des signes et des images de sa foi, en particulier les événements de la vie du Christ (ou du fondateur du lieu de pèlerinage), présentés comme une crise : naissance, enseignement, condamnation, mort et résurrection. Le pèlerin relit ces paradigmes à la lumière de sa propre vie en s'identifiant et s'unifiant au Christ. Il les regarde avec un œil nouveau : on peut parler de nettoyage des portes de perception, d'innocence de l'œil²³.

La transformation intérieure du pèlerin reste un secret qu'il garde en lui-même, elle ne lui donne pas de statut privilégié (contrairement au pèlerin de La Mecque)²⁴. Cette dimension des grâces reçues est liée aussi à la communion des saints ; il s'agit à la fois des saints anciens et reconnus, qui intercèdent auprès de Dieu pour le pèlerin, et des chrétiens de l'entourage du pèlerin, pour lesquels il prie et intercède²⁵. Le pèlerinage chrétien apparaît donc comme une démarche libre et volontaire, qui est vécue comme un seuil dans la vie du pèlerin, et lui procure une guérison.

Le mot *pèlerin* provient du latin *peragraré* (parcourir les champs, aller au loin), qui a donné *peregrinus*, qui signifie *étranger* et qui, à partir du 5^e s., prend aussi le sens de *pèlerin*, chez saint Augustin entre autres († 430). Le wallon connaît l'expression « *fé l'voye*²⁶ », faire la voie ; ou « *promète li voye* », promettre la voie, qu'on retrouve aussi en ancien français²⁷. Ceci insiste exclusivement sur la notion de déplacement. Quant au français récent, il parle de *pélé* : cela manifeste le regain d'intérêt dans le monde des jeunes pour la démarche pèlerine.

1. L'Ancien Testament : des fêtes de l'alliance à la centralité de Jérusalem

La Bible hébraïque utilise le mot *hag*, fête, du verbe *hagag*, fêter, pour désigner aussi le pèlerinage²⁸. Cette racine sémitique se retrouve dans le mot *hadj*, qui est utilisé en arabe pour désigner le pèlerinage à La Mecque. Le pèlerinage est donc d'abord une fête. L'origine du mot

²³ *Idem*, p. 11.

²⁴ *Idem*, p. 15.

²⁵ *Idem*, p. 16.

²⁶ J. HAUST, *Dictionnaire liégeois*, Liège, 1972, p. 701.

²⁷ A. J. GREIMAS, *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, 2001, p. 624.

²⁸ Cfr e. a. M. JOIN-LAMBERT, *Les pèlerinages en Israël*, dans *Dictionnaire de la Bible. Supplément*, t. VII, Paris, 1966, c. 584-589.

pourrait bien être le fait de danser en rond²⁹. Le déplacement pour participer à cette fête est souvent désigné par le verbe monter vers. En effet les lieux de pèlerinages étaient souvent situés sur une hauteur. *Monter vers Jérusalem pour la fête* signifie donc aller en pèlerinage à Jérusalem. Les psaumes des montées (du ps. 120 au 134) sont bien des psaumes de pèlerinage.

Le livre de l'Exode ajoute un élément supplémentaire à celui du déplacement et de la fête : celui de la vision. En effet on y lit en 23,14-17³⁰ : « Tu me fêteras (*tâhog*) chaque année par trois pèlerinages. Tu observeras la fête (*hag*) des pains sans levain... au temps fixé du mois des Épis, car c'est alors que tu es sorti d'Égypte... Et on ne viendra pas me voir en ayant les mains vides (littéralement : ma face ne sera pas vue à vide ; la bible grecque, la Septante, lit au contraire : et il ne sera pas vu vide). La notion de voir apparaît donc ici : le pèlerinage, c'est voir quelqu'un, quelque chose. Les éditions ultérieures de la bible hébraïque et la LXX corrigeront *voir* en *être vu*. Car, pour les théologiens ultérieurs, on ne peut voir Dieu. *Être vu* est important aussi : cela montre que le pèlerinage est un lieu de rencontre entre l'homme et Dieu. L'homme se déplace pour voir Dieu, et Dieu annonce qu'il le voit. C'est pourquoi, dans le judaïsme rabbinique, le pèlerinage est appelé re'iyah, la « vision », l' « apparition » : à la fois le fait de voir Dieu et d'être vu par lui³¹.

Les prophètes vont exercer un processus de spiritualisation des lieux de pèlerinages. Outre les critiques sur le formalisme des pèlerinages, Isaïe va reprendre la notion de pèlerinage pour l'appliquer à sa vision du futur d'un monde réconcilié, comme en un immense pèlerinage (Is 2,2-5)³² :

Il arrivera dans la suite des temps, que la montagne de la maison de Yahvé sera établie en tête des montagnes et s'élèvera au-dessus des collines. Alors toutes les nations afflueront vers elle, alors viendront des peuples nombreux qui diront : « Venez à la montagne de Yahvé, à la maison du Dieu de Jacob, qu'il nous enseigne ses voies et que nous suivions ses sentiers... Il jugera entre les nations,

²⁹ Cfr Ps (hébreu) 107,27.

³⁰ Selon la *Traduction œcuménique de la Bible (TOB)*, 1975, p. 172.

³¹ A. DUPRONT, *Du sacré*, p. 370, et M. JASTROW, *Hebrew aramaic english Dictionary*, t. 2, 1967, New York, p. 1436.

³² Selon la *Traduction de la Bible de Jérusalem*, 1973, p. 1095.

il sera l'arbitre de peuples nombreux. Ils briseront leurs épées pour en faire des socs et leurs lances pour en faire des serpes. On ne lèvera plus l'épée nation contre nation, on n'apprendra plus à faire la guerre. Maison de Jacob, allons, marchons à la lumière de Yahvé.

On remarque dans ce texte l'universalisation introduite par Isaïe dans cette projection d'un pèlerinage futur. La marche vers le lieu saint est conçue comme un chemin spirituel, il s'agit de « suivre les sentiers du Seigneur », de marcher à sa lumière. Elle vaut pour tous les peuples de la terre. Le lieu du pèlerinage est la montagne de la maison de Yahvé : but à la fois cosmique et personnel. L'acte religieux est surtout l'écoute de l'enseignement divin, conçu lui-même comme un chemin à suivre, une éthique de vie. L'effet de ce pèlerinage est énorme : l'alliance de Dieu est pour toutes les nations et entraîne une pratique de la paix.

Le trito-Isaïe va encore approfondir cette notion. Ce ne sont plus seulement les nations qui vont se réunir en pèlerinage, c'est Dieu lui-même qui vient vers elles (Is 52,7) :

Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du messager qui annonce la paix, du messager de bonnes nouvelles qui annonce le salut, qui dit à Sion : Ton Dieu règne. C'est la voix de tes guetteurs : ils élèvent la voix, ensemble ils poussent des cris de joie, car ils ont vu de leurs propres yeux Yahvé qui revient à Sion.

On voit donc ici Dieu lui-même qui fait le pèlerinage vers son propre temple et qui est annoncé par des messagers. Le lieu est sacralisé par la présence de Yahvé, que les guerres avaient chassé de son temple. On relèvera aussi l'importance du regard (ils ont vu de leurs propres yeux). Les effets sont ici la joie du peuple, l'annonce de son salut et de la paix. On ne manquera pas de faire le rapport avec le Nouveau Testament (Mt 3,1-3 ; Mc 1,1-4), qui reprendra ce texte et l'appliquera à Jésus, annoncé par Jean-Baptiste : dès lors Jésus sera considéré comme ce pèlerin divin qui vient habiter Sion et procurer la paix.

2. Le Nouveau Testament : de la Jérusalem centripète à la Jérusalem centrifuge

Passons ainsi au Nouveau Testament. Nulle part on n'y fait du pèlerinage un précepte ou une recommandation. Cependant, il est présent en filigrane, surtout dans l'évangile de Luc et est spiritualisé dans la ligne

des prophètes, mais autour de la figure de Jésus. Le pèlerinage de Jésus est à la fois celui du Juif qui monte à Jérusalem et celui de Dieu qui occupe sa maison. Dans Luc en effet, Jésus fait cinq voyages-pèlerinages à Jérusalem ; cinq, chiffre de la Loi, chiffre de la nouvelle Loi. Premier pèlerinage, Jésus, petit bébé, est amené à Jérusalem pour y être consacré au Seigneur. Marie et Joseph le mènent au Temple, pour l'offrir à Dieu ; ils sont reçus par le vieillard Syméon qui dit (Lc 2,30-32) :

Maintenant, Souverain Maître, tu peux selon ta parole, laisser ton serviteur s'en aller dans la paix ; car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple Israël³³.

Ce cantique de Syméon exprime le cri du pèlerin qui a enfin vu ce qu'il attendait depuis si longtemps ; s'étant rendu au lieu saint du Temple, il vit une expérience religieuse : il voit le salut et la lumière, dans le contact avec Jésus.

Le 2^e pèlerinage de Jésus se déroule lorsqu'il a douze ans et qu'il va à Jérusalem avec ses parents. Il se perd (Lc 2,41) :

Ses parents se rendaient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Et lorsqu'il eut douze ans, il y montèrent comme de coutume... Ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant... Ne saviez-vous pas que je dois être chez mon Père ?

Même renversement que ci-dessus : après la description du déplacement et du lieu, l'expérience religieuse est valorisée ; Jésus a la parole d'autorité dans le temple, cet enfant de 12 ans se trouve là « chez son Père ». Il est donc « fils de Dieu ».

Troisième pèlerinage de Jésus, inattendu celui-là, mais toujours à Jérusalem (Lc 4,9-12) :

Le diable le mena à Jérusalem, le plaça sur le pinacle du temple et lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas... Jésus lui répondit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.

Jésus se déplace ; il arrive au lieu du temple. Mais l'acte religieux suggéré est refusé : se jeter du toit vers la terre, en espérant être repris par les bras de Dieu. Jésus évite de faire du Temple un lieu magique et d'instrumentaliser Dieu dans cette vision.

³³ Selon la *Traduction de la Bible de Jérusalem*, 1973, p. 1485 et sv.

Quatrième pèlerinage, le plus important : celui qui va du ch. 9,51 au ch. 19 de Luc, la montée de Jésus vers Jérusalem. « Il prit résolument le chemin [*poreuesthai*], de Jérusalem » (Lc 9,51). Plus on s'approche du but, plus l'expression est claire : « Voici que nous montons à Jérusalem », dit Jésus en Lc 18,31. Ce qui est frappant dans cet itinéraire, c'est la marche de Jésus, la route qu'il parcourt, les rencontres qu'il fait et l'importance du chemin, l'*odos*, qui deviendra pour Luc, dans son tome II, les *Actes des apôtres*, la définition même du christianisme, la voie, le chemin. Sur ce chemin de Jésus, nous entendons des paraboles qui parlent du chemin. La plus connue est celle du bon Samaritain, sur le chemin de Jérusalem vers Jéricho (Lc 10,30-36) : alors que le prêtre et le lévite ont quitté Jérusalem et descendent vers Jéricho, le Samaritain, lui, monte à Jérusalem ; il semble donc bien être en pèlerinage, malgré le fait qu'il soit « hérétique » ; c'est lui qui soigne l'homme tombé sur le chemin ; il promet qu'à son retour (vers Jéricho, puis vers la Samarie), il interviendra de nouveau ; il a donc fait de son pèlerinage un lieu d'amour du prochain. Suivent les guérisons le long du chemin : des lépreux, dont un Samaritain (Lc 17,11) ; puis « un aveugle qui était assis au bord du chemin » (Lc 18,35). Luc suggère ici que la rencontre avec Dieu et le prochain sur le chemin est plus importante que celle du but du chemin. Au milieu du chemin, au ch. 13,33-35, Jésus a cette phrase célèbre :

Aujourd'hui, demain et le jour suivant, je dois poursuivre ma route [*poreuesthai*], car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble sa couvée sous ses ailes... et vous n'avez pas voulu. Voici que votre maison va vous être laissée. Oui vous ne me verrez plus, jusqu'à ce qu'arrive le jour où vous direz : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

Jérusalem est bien présentée comme le but du voyage, mais le sens de ce but fait défaut. Le pèlerinage à Jérusalem s'annonce comme un pèlerinage échec. Jésus annonce à ses disciples que sa montée à Jérusalem débouchera sur un accomplissement, mais non en forme d'acte religieux : au contraire, « le Fils de l'homme sera livré aux païens, bafoué, outragé, couvert de crachats » (Lc 18,31-34). Quand Jésus s'approche de Jérusalem, il expérimente cependant le cœur de la démarche pèlerine, l'action religieuse et son effet positif, un moment privilégié de paix (Lc 19,36-38) :

Tandis qu'il avançait, les gens étendaient leurs manteaux sur le chemin, avec acclamation... Ils disaient : « Béni soit celui qui vient, le Roi, au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire au plus haut des cieux ! »

La prophétie d'Isaïe se réalise un moment : la paix est proclamée et le chemin est préparé, orné de manteaux. Cependant, la vue de la ville ne provoque pas chez Jésus la joie du pèlerin, heureux d'avoir atteint son but, mais les pleurs et la tristesse. La vision tragique de Jésus provient de l'absence de vision chez le peuple de Jérusalem. Cette perception se concrétise quand Jésus entre dans le Temple ; il est furieux face aux vendeurs et les chasse en disant (Lc 19,46) : « Ma maison sera une maison de prière. Mais vous, vous en avez fait un repaire de brigands ! » Relevons qu'il dit : *ma maison*. Le temple est sa maison ; Jésus prend ici explicitement la place de Dieu. Tout cela vaudra à Jésus la condamnation à mort. Il accomplit néanmoins l'acte religieux par excellence que l'on pratique à Jérusalem, le repas de la Pâque, au jour de la fête de pèlerinage (Lc 22,1-38). Il est livré aux autorités. Interrogé, il laisse comprendre qu'il est le Fils de Dieu. C'est pourquoi il est condamné : il a substitué à la présence de Dieu au Temple la présence de Dieu en lui. La logique du pèlerinage a été détournée par Jésus, retournée contre elle-même. Il ne faisait cependant rien d'autre que de montrer comment l'attitude de nombreux habitants de Jérusalem avait perverti le sens même du pèlerinage, devenu otage de leur recherche de pouvoir et de richesses. C'est ce que Jésus fait comprendre aux femmes qui pleuraient sur le chemin (Lc 23,28) : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! »

Mais la mort de Jésus n'est pas le dernier mot. Il apparaît sous les traits d'un pèlerin, un *paroikeis*, c'est-à-dire un hôte de passage, mot que la Vulgate, la Bible latine, traduit ici par *peregrinus*, étranger, et qui signifiera plus tard pèlerin; il quitte Jérusalem et se dirige vers Emmaüs (Lc 24,13). Le chemin du pèlerin s'éloigne de Jérusalem, comme si le pèlerinage était fini. Deux autres pèlerins l'accompagnent : Luc invite le lecteur de son évangile à se reconnaître dans ces deux disciples. Ils reconnaissent finalement Jésus dans leur compagnon. Ils retournent alors à Jérusalem, où ils retrouvent les autres apôtres qui leur disent que Jésus est ressuscité. Le retour à Jérusalem signifie que le pèlerinage n'est pas fini ; cependant ce retour se fait, non au Temple, mais à la communauté, dans laquelle Jésus apparaît, littéralement « est vu ». C'est l'effet inattendu du

pèlerinage de Jésus à Jérusalem : il ouvre une nouvelle espérance au cœur des disciples résignés.

Et c'est ici que se place le cinquième voyage de Jésus à Jérusalem : ressuscité, il y apparaît aux disciples réunis (Lc 24,36) :

Il se tint au milieu d'eux et leur dit : paix à vous !...Voyez mes mains et mes pieds... Le repentir en vue de la rémission des péchés sera proclamé à toutes les nations, à commencer par Jérusalem... Demeurez dans la ville...

Jésus est devenu le cœur du pèlerinage, celui que l'on voit. C'est lui qui a pris l'initiative de venir. Ce qu'on voit ce n'est plus la splendeur du temple, ce sont les membres torturés de Jésus ressuscité. Tels sont le vrai visage de Dieu, sa vraie habitation, son vrai temple à Jérusalem. L'effet du 4^e pèlerinage se dégage dans le 5^e : la paix pour les disciples, la rémission des péchés pour toutes les nations. Le pèlerinage n'était donc pas un échec, mais il a changé de sens.

Toute la suite de l'histoire, racontée par Luc dans les Actes des apôtres va montrer Jérusalem comme centre de rayonnement. C'est de là que tout repart, à la Pentecôte, c'est-à-dire une fête de pèlerinage, où beaucoup de monde est réuni. Mais depuis la Pentecôte le chemin des apôtres, l'*odos* des chrétiens, se démultiplie à partir de Jérusalem : ce sera la Samarie, puis la Grèce, puis Rome. Le pèlerinage devient mission. La visite aux communautés remplace la visite au temple. Les maisons des chrétiens remplacent le temple³⁴. Jérusalem, au lieu d'être centripète, devient centrifuge : on y va pour en repartir. On en garde la trace, le début d'une histoire, pour continuer celle-ci. C'est le sens de la vie chrétienne ; et c'est seulement en ce sens qu'elle est pèlerinage. Elle est un chemin spirituel, qui part de la Jérusalem historique, à laquelle on peut se rendre comme les disciples d'Emmaüs, pour un retour aux sources, pour y contempler le vrai visage de Dieu en Jésus ; mais on y va pour en sortir et marcher sur les routes des communautés, où se manifeste aussi le visage actuel du Christ ; et tout cela en vue d'une nouvelle Jérusalem, la Jérusalem céleste, la vraie patrie de tout chrétien. Le but est devenu d'aller de la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste, que nous montre l'Apocalypse.

³⁴ D. MARGUERAT, *Du Temple à la maison suivant Luc - Actes*, dans *Quelle maison pour Dieu*, éd. C. FOCANT, Paris, 2003, p. 317.

Et je vis la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descendait du Ciel, de chez Dieu ; elle s'est faite belle comme une jeune mariée parée pour son époux... Voici la demeure (*skènè*) de Dieu parmi les hommes (Ap 21,2).

Heureux ceux qui lavent leurs robes ; ils pourront disposer de l'arbre de vie et pénétrer dans la Cité par les portes (Ap 22,14).

Voilà le vrai but du pèlerinage, les nouvelles portes à franchir !

Il apparaît donc, de ce survol biblique, que le pèlerinage est une trame qui sous-tend la vie chrétienne, mais qui est passée progressivement du pèlerinage concret au pèlerinage intérieur; on passe d'une Jérusalem centripète à une Jérusalem centrifuge. Reste cependant le fait de l'*odos*, la voie à parcourir. Le pèlerinage chrétien se fera donc nécessairement aux témoins des communautés qui jalonnent l'histoire de nos Églises. Ceux-ci font *voir* la présence du vrai Dieu qu'est Jésus et découvrir son *salut* dans notre quotidien : vision et guérison.

3. L'Antiquité chrétienne (1^{er}-4^e s.) : sur les traces du Christ et de ses témoins³⁵

Durant les trois premiers siècles du christianisme, les pèlerinages n'existent pas comme tels en son sein. Le christianisme n'a qu'une liberté limitée et ne peut donc se manifester trop publiquement. Cependant un embryon de pèlerinage se développe aux deux endroits qui vont devenir les centres principaux des pèlerinages chrétiens : la Terre sainte et Rome. Une église est construite à Jérusalem à l'endroit présumé du Cénacle vers l'an 200 ; dès le 3^e s. des voyageurs viennent sur les lieux saints, en particulier Origène, le grand théologien de cette époque, qui quitte Alexandrie et s'installe à Césarée en Palestine. De même à Rome, un prêtre nommé Gaïus visite les tombes des apôtres Pierre et Paul vers 180 et en laisse une description rapportée par Eusèbe de Césarée. Cela signifie que ces lieux étaient déjà identifiés et visibles.

Avec l'édit de Milan en 313, l'Église trouve la paix et les pèlerinages vont se développer rapidement en ces deux endroits. Dès 350

³⁵ Cfr surtout P. MARAVAL, *Lieux saints et pèlerinages d'Occident. Histoire et géographie, des origines à la conquête arabe*, Paris, 1985 ; et B. BITON-ASHKELOMY, *Encountering the Sacred : the Debate on christian Pilgrimage in late Antiquity*, University of California Press, 2005.

on utilise l'expression *lieux saints* pour les sites bibliques de Jérusalem et de Palestine ; ceux-ci se couvrent d'églises et de basiliques, qui sont de plus en plus visitées. De même, à Rome, l'empereur Constantin fait construire de grandes basiliques sur les tombes de Pierre au Vatican et de Paul à la *Via Ostiense*. Il en va ainsi également à Jérusalem à l'endroit présumé du Saint-Sépulcre.

Y a-t-il une différence entre les pèlerinages aux lieux saints et ceux aux tombes des apôtres ou des martyrs ? Apparemment oui, mais en fait non ! Les lieux saints sont les traces de la vie de Jésus et des premières communautés ; ils pourraient s'apparenter aux anciens cultes par leur caractère sacré ; mais en fait, la situation est différente : ces lieux se multiplient à l'envi, parce que l'on rappelle toujours plus d'événements de la vie du Christ. Ils ont donc davantage une fonction de souvenir qu'une fonction de lieux sacrés. C'est en ce sens qu'ils ne sont pas si différents des lieux où l'on vénère la tombe d'un apôtre ou d'un martyr ; ici aussi c'est le souvenir qui est premier ; on rappelle la vie d'un témoin du Christ. Et ces lieux témoins se multiplient : des apôtres, on passe aux martyrs, et des martyrs aux saints moines – le monachisme étant une institution qui va remplacer en quelque sorte le martyre au 4^e siècle. Dans les deux cas – lieu saint ou corps saint – c'est la communauté chrétienne primitive qui est rappelée et vénérée, en lien plus ou moins direct avec son fondateur Jésus. On possède les témoignages de pèlerins du 4^e s. comme Égérie, une femme espagnole, qui visite les lieux saints de 381 à 384 et transcrit dans un journal tout son périple. On constate qu'elle voyage, Bible en mains, pour vérifier sur le terrain tout ce qui s'y trouve écrit. Elle rapporte d'ailleurs qu'on appelle *martyrium* le lieu d'ensevelissement du Christ³⁶. Et c'est ainsi qu'on appellera plus tard le lieu d'ensevelissement d'un martyr ou d'un autre saint. Elle adopte un schéma de prière analogue pour chaque site. Elle est avide de rencontrer personnellement les communautés chrétiennes des endroits qu'elle visite ; sa rencontre avec la diaconesse Marthana, au monastère de Sainte-Thècle, en Cilicie (Asie mineure), est émouvante : les deux femmes s'étaient d'abord connues à Jérusalem où elles étaient toutes deux en pèlerinage³⁷. Son pèlerinage devient en quelque sorte une retraite, un exercice spirituel. Égérie développe d'une manière particulière les quatre caractéristiques du

³⁶ ÉGERIE, *Journal de voyage*, éd. par P. MARAVAL, Paris, 1982, § 43,1, par exemple (Sources chrétiennes, 296).

³⁷ *Idem*, § 23,2-3.

pèlerinage. La route est importante pour elle : elle y passe plusieurs années. Les buts sont essentiels : ce sont les lieux marqués par l'histoire biblique ou l'histoire chrétienne. L'acte religieux est clairement marqué, mais inventé par la pèlerine : c'est une prière personnelle, qu'elle a codifiée. Quant aux effets du pèlerinage, ils sont surtout spirituels chez elle : ils nourrissent sa foi et n'ont rien de la recherche du sensationnel.

4. Les reliques : le pèlerinage entre nature et culture chrétienne (5^e s. et sv.)

Tant pour les lieux d'origine biblique que pour les tombeaux des saints, va se développer un phénomène particulier, le culte des reliques : il s'agit de la sacralisation de ces lieux saints ou de ces corps saints, dont on pourra prélever et distribuer des fragments, que ce soit en rapport avec les objets du lieu (comme la sainte croix) ou les fragments des corps des saints. Ceci est à la fois neuf et archaïque. Neuf, parce que dans le temple antique, on ne fait pas le souvenir d'un corps de saint et l'on ne distribue donc pas de reliques. On n'y trouve pas cette notion d'histoire sainte, de cette culture chrétienne, dont la relique serait un témoin. Archaïque, parce que la relique entretient un lien souterrain avec les cultes de la nature : elle apparaît comme un élément naturel, fragment d'un site ou fragment d'un corps, dans lequel est contenue la force sacrée du personnage en lien avec ce site. On retrouve ici une sacralisation du lieu. Le même processus de transfert s'observe dans le culte des reliques. En se basant sur le sentiment de la sacralité des objets proches du Christ ou d'un saint, on attire aux lieux concernés l'être humain, qui croit en la force des éléments de la nature et recherche une protection pour sa vie. Dès lors, le salut, la guérison, la sécurité que le Christ donne au croyant vont être médiatisés dans la relique, qui l'incarne dans l'aujourd'hui. L'expansion du christianisme au 4^e s. a produit cet effet. La croyance diffuse en la force des éléments de la nature va servir de support à l'expansion de la foi chrétienne. C'est comme une catéchèse par l'objet. L'avantage est que le christianisme passe ainsi dans les mentalités populaires en utilisant leurs concepts. Mais le danger sera alors que l'objet médiatique prenne le dessus sur le message qu'il est censé transmettre.

Le phénomène s'observe admirablement en France, après la mort de saint Martin de Tours³⁸ en 396. Celui-ci avait été un grand artisan de l'évangélisation des campagnes ; comme moine, puis comme évêque, il avait accompli de nombreuses guérisons et avait combattu victorieusement les religions de la nature, les croyances dans les arbres sacrés, les vols d'oiseaux, etc... Partout il détruisait les sanctuaires des cultes de la nature et les remplaçait par des sanctuaires chrétiens. À sa mort, une foule nombreuses se presse sur son tombeau : on considère que toucher son corps permettra d'obtenir de Martin mort ce qu'il réalisait de son vivant. La croyance a été telle que l'on a interdit de prélever aucune relique sur le corps de Martin, de peur de perdre une partie de son pouvoir ; on devait se contenter de reliques qui avaient touché le corps ou le cercueil de Martin. Cent ans après sa mort, Clovis, roi des Francs, crée l'unité du royaume français ; pour protéger son pays, il fait de Martin son saint patron et emmène la cape de saint Martin, le fameux manteau qu'il avait partagé avec un pauvre, comme une relique protectrice dans ses voyages et ses guerres. Il l'abrite dans une tente construite à cet effet, qu'on va appeler la « capelle », du nom de la cape de saint Martin. Ce mot va donner en français le mot *chapelle*, qui désigne tout petit sanctuaire abritant une relique ou une statue de saint. La relique est ainsi devenue un talisman, qui comporte la *virtus* du saint, c'est-à-dire sa « virilité », sa force. La ville de Tours devient un lieu de pèlerinage inouï, qui contribue à réaliser l'unité politique de la France et diffuse partout la *virtus* de saint Martin. Dans tout l'Occident, on va répandre des reliques provenant de Tours et construire des sanctuaires qui remplacent les sanctuaires païens. Comme ces églises comportent des reliques, la force attribuée par le peuple à ces lieux va rester vivace et être attribuée désormais officiellement à saint Martin. Ce n'est pas une pure et simple substitution, c'est une mutation. Mais tout le monde n'a sans doute pas intégré la leçon ! On constate en tout cas que, par les reliques, le pèlerinage de Tours va créer un réseau serré d'églises dédiées à saint Martin en Europe occidentale. Le pèlerinage est donc devenu un moyen d'évangélisation et le point de départ d'un tissu géographique chrétien, qui donnera naissance aux paroisses. Chaque lieu de pèlerinage est donc comme une petite Jérusalem centrifuge, qui contribue à créer de nouvelles communautés. Le déplacement des pèlerins va influencer fortement le développement de la

³⁸ Cfr J.-P. DELVILLE, *Martin de Tours au regard de l'histoire*, dans *Martin de Tours. Du légionnaire au saint évêque*, Liège, 1994, p. 21-55.

chrétienté comme tissu social, chaque église locale étant placée sous la mouvance d'un saint patron, vénéré autre part dans un lieu de pèlerinage.

À côté de Martin, le culte de Marie attire notre attention. Marie n'a pas de lieu de pèlerinage particulièrement représentatif ; en effet, elle n'a pas laissé de reliques. Mais elle représente par excellence la communauté chrétienne primitive, en tant que première croyante et mère du Christ ; elle va donc convenir parfaitement pour supplanter des lieux de cultes aux déesses de la nature. Il est frappant en tout cas de voir que, dans nos régions, les plus anciennes églises, celles qui remontent à l'époque romaine et se situent aux agglomérations bordant la Meuse, sont toutes consacrées à Marie : Verdun, Givet, Hastière, Dinant, Namur, Huy, Liège, Maestricht et Tongres. Plusieurs d'entre elles vont susciter un pèlerinage local à Notre-Dame. Ce type de pèlerinage ancré dans des lieux sacrés à valeur cosmique est appelé par Turner *pèlerinage archaïque* et manifeste un certain syncrétisme³⁹.

Le pèlerinage va prendre de nouvelles colorations au 7^e s. avec les moines irlandais, qui débarquent sur le continent et vont vivre intensément cette spiritualité de l'étranger⁴⁰. Pour beaucoup d'entre eux, le simple fait de cheminer sur la route, indéfiniment, est un pèlerinage. Peu importe la destination. La *peregrinatio* est continue. Ce genre de pèlerinage est lié à la mission d'évangélisation ; il est aussi conçu comme pénitentiel. Il délivre le pèlerin de ses fautes et lui ouvre la vie éternelle. Cette dimension pénitentielle va se développer progressivement et le pèlerinage sera exploité comme moyen de pénitence publique. Il faut noter que le pèlerinage est une véritable épreuve. Des groupes de pèlerins en Terre Sainte ne reviennent parfois qu'avec un quart des gens qui étaient partis...

³⁹ V. et E. TURNER, *Image*, p. 18.

⁴⁰ Cfr par exemple E. PETRASCHKA, *Fränkischer Adel und irische Peregrini im 7. Jahrhundert : die Vita des hl. Gertrude von Nivelles. Ein Zeugnis des hagiographischen Kreises um den iren Foillan*, Francfort-s.-Main, 1999 ; et M. DIETZ, *Wandering Monks, Virgins, and Pilgrims. Ascetic Travel in the Mediterranean World, 300-800*, Penn State University Press, 2005.

5. Le pèlerinage du 7^e au 12^e s. : politique, identités régionales et recherche de salut

À l'époque carolingienne⁴¹, les pèlerinages vont être appuyés par les rois et les autorités ecclésiastiques, qui les utilisent comme instruments de pouvoir et d'influence. Les autorités sont tout autant en attente de merveilleux que les couches populaires. Deux cultes vont prendre leur essor à partir du 8^e s., celui du Saint-Sauveur et celui de saint Michel. Avec le S.-Sauveur, le Christ est célébré dans sa majesté et son pouvoir, qui sont relayés sur terre par le roi. C'est donc une manifestation de la puissance du Christ ; la fête principale du Saint-Sauveur est évidemment Pâques. Mais, forcément, il n'y eut pas de sanctuaire très spécifique. Quant à saint Michel⁴², il est perçu comme l'archange qui transmet toutes les prières à Dieu. Il est le premier ministre de Dieu, comme l'empereur sur terre ! Il commande la milice céleste et a vaincu le dragon. Le culte se diffuse depuis le Monte Gargano en Italie, depuis l'Irlande et depuis le Mont S.-Michel en France (8^e s.). On constate que son culte sera lié à des lieux situés sur hauteur. En tant que vainqueur de Satan, il occupe les hauteurs censées être fréquentées par les esprits. C'est pourquoi ses sanctuaires sont basés sur les hauteurs, qu'il domine et protège : outre les deux sanctuaires cités, pensons aussi à la cathédrale S.-Michel à Bruxelles, à l'église S.-Michel de Neufchâteau, à la statue de saint Michel au sommet du Château-Saint-Ange à Rome, etc.

Le culte et la diffusion des reliques sont liés à l'évangélisation et à la mise en valeur de l'identité d'une région. L'impossibilité pour beaucoup de pauvres d'aller en pèlerinage à Rome ou à Jérusalem va contribuer à populariser les pèlerinages aux saints locaux. Ainsi le culte de saint Lambert, mort assassiné à Liège, va-t-il donner naissance à la ville de Liège et servir aux princes allemands pour asseoir leur pouvoir sur cette région frontalière et francophone de leur empire. De même, le culte de saint Denis à Paris, va servir la royauté française issue de Hugues Capet et diffuser son prestige. Un des pèlerinages les plus connus est celui

⁴¹ Cfr surtout B.-S. ALBERT, *Le pèlerinage à l'époque carolingienne*, Louvain-la-Neuve – Louvain, 1999, p. 5 et ss (Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique, 82); et P.-A. SIGAL, *Les marcheurs de Dieu. Pèlerinages et pèlerins au Moyen Age*, Paris, 1974.

⁴² Cfr. *Cultes et pèlerinages à S. Michel en Occident : les trois monts dédiés à l'archange*, Rome, 2003, (Collection de l'École française de Rome, 316).

à S.-Jacques de Compostelle⁴³. Il se manifeste d'abord comme un pèlerinage local espagnol, base de la reconquête de l'Espagne sur les musulmans. Il s'agit donc d'abord d'un pèlerinage national, comme Saint-Martin en France. Puis il se développe comme pèlerinage européen en alternative à celui de Jérusalem, difficile d'accès.

Le sommet du pèlerinage politique⁴⁴, ce sont les croisades, perçues comme un pèlerinage qui remet les péchés. La croisade, lancée en 1095 par la papauté, est considérée comme un pèlerinage collectif. On l'appellera parfois « le passage général⁴⁵ ». Ce n'est pas un hasard : Jérusalem, comme lieu de la mort et de la résurrection du Christ, comme centre de diffusion des communautés chrétiennes, est la matrice et le modèle de tout pèlerinage chrétien, d'autant plus qu'elle est considérée comme le centre du monde. Le pèlerin avait conscience de suivre à la lettre la recommandation de Jésus (Mc 8,34) : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. »

Au pèlerinage est attachée l'indulgence plénière, c'est-à-dire la rémission de toutes les peines dues au péché, y compris celles du Purgatoire. Or cette indulgence sera progressivement attachée aux grands sanctuaires. Donc on va de plus en plus faire le pèlerinage pour cette raison. L'obtention du salut va devenir une obsession et cela va contribuer à obscurcir le sens du pèlerinage.

Cette sensibilité au salut individuel apparaît aussi dans le pèlerinage à Saint-Gilles du Gard (Provence). D'après la *Vita* du 12^e siècle, saint Gilles, qui vivait comme ermite, reçut un jour la visite du roi Charles, qui lui demanda de lui pardonner un grand péché, tout en déclarant qu'il ne pouvait avouer de quoi il s'agissait. Lors de la célébration de la messe,

⁴³ *Saint-Jacques de Compostelle : la quête du sacré*, éd. A. DUPRONT, Turnhout, 1985.

⁴⁴ Cfr par exemple J. BARREIRO RIVAS, *La función política de los caminos de peregrinación*, Madrid, 1997.

⁴⁵ Vers 1450, dans l'« Originale » de Bois-Seigneur-Isaac, Prima Pars, p. 5, l. 9, éd. par J.-P. DELVILLE, *Les sources écrites. Introduction, édition, traduction et commentaires*, dans *Le miracle du Saint-Sang : Bois-Seigneur-Isaac. 1405-2005* Actes du colloque organisé au prieuré de Bois-Seigneur-Isaac (Belgique, Brabant wallon) les 13 et 14 mai 2005, éd. J.-M. CAUCHIES et M.-A. COLLET-LOMBARD, Münster, 2009, p. 351-496 (*Vita regularis*, 41).

Gilles eut l'apparition d'un ange, qui lui remit une lettre du ciel disant qu'il pouvait pardonner ce péché. En outre⁴⁶ :

Au bas de la lettre, on pouvait lire encore que quiconque implorerait saint Gilles pour un péché quelconque serait sans aucun doute pardonné par Dieu s'il ne le recommençait pas. Quand le saint homme vit la lettre, il rendit grâce à Dieu. Puis il raconta au roi ce miracle et lui dit le péché qu'il n'avait pas osé avouer. Le roi reconnut sa faute et se jeta aux pieds du saint homme en lui demandant d'intercéder auprès de Dieu par ses prières. Saint Gilles lui ordonna de ne plus recommencer.

Dans ce texte se mêlent le côté politique du pèlerinage médiéval (le roi Charles) et le côté théologique (recherche de salut). L'absolution sans aveu que conférait saint Gilles ne contribua pas peu au succès de son pèlerinage du 10^e au 12^e siècle et au grand nombre d'églises qui lui furent dédiées en Occident. Elle manifesta la sensibilité des gens de l'époque au péché et à la recherche de salut individuel. Ce pèlerinage marque une rupture par rapport à la rigueur de la discipline de l'Église concernant la confession des péchés. Cependant en 1215 le Concile de Latran IV précisa la discipline de la confession en déclarant que l'absolution ne pouvait être accordée que si le pécheur avouait ses péchés. Dès lors la dévotion à saint Gilles fut freinée, la lecture de sa *Vita* censurée et son pèlerinage déconseillé, au profit de celui de saint Jacques, plus orthodoxe...

6. Le pèlerinage du 12^e au 15^e s. : un recentrage sur le Nouveau Testament

Au 12^e s. se développent les pèlerinages de substitution aux croisades, en particulier, le pèlerinage à S.-Jacques de Compostelle, conçu comme pèlerinage favorisé par les papes pour la christianisation de l'Europe. Il fait alors concurrence aux pèlerinages à Rome et en Terre Sainte, d'autant plus que ceux-ci sont en perte de vitesse, vu l'échec des croisades et la difficulté de se rendre en Terre Sainte. Le tombeau de saint Jacques fait figure d'alternative. De même, le tombeau de sainte

⁴⁶ *La vie de saint Gilles*, éd. F. LAURENT, Paris, 2003, § 12 : Le péché du roi, la messe miraculeuse.

Madeleine à Vézelay⁴⁷. Dans les deux cas, il s'agit de saints du Nouveau Testament, qui sont directement à disposition des occidentaux. Ceci manifeste une volonté de recentrer les pèlerinages sur les personnages bibliques. À partir du 12^e s. en effet, le culte des saints locaux décline au profit de ces saints bibliques. Mais inversement, il est obéré par le poids de la pratique des indulgences, qui occulte la dimension collective du pèlerinage comme retour aux sources de la foi et image du chemin de la vie, et en fait un parcours muni d'un trophée, l'indulgence plénière. On touche ici à ce que Turner appelle les *pèlerinages médiévaux*⁴⁸.

Le succès des pèlerinages va occasionner des développements sociaux, tels que les foires et les marchés à l'occasion des fêtes du saint local. On constate donc une retombée d'ordre économique. Le pèlerinage est aussi l'occasion de voyager, dans un monde où l'on est souvent tenu par la terre où l'on habite. Ainsi, a-t-on pu recenser 800 lieux de pèlerinages pour le diocèse de Liège⁴⁹. Autre aspect social : le pèlerinage est imposé comme peine par la justice, vu les épreuves de la route⁵⁰.

À partir du 13^e s., on va promouvoir les reliques du Christ en personne, de manière à recentrer la dévotion sur lui : c'est le culte de la Couronne d'épines, ramenée par Louis IX de croisade ; le culte du Saint-Suaire à Turin ; du Saint-Sang à Bruges ; le culte du Saint-Sacrement va se développer à cette époque aussi, avec sainte Julienne de Cornillon, et fournir l'idée que, partout, l'on peut avoir un pèlerinage, si l'on conserve le Saint-Sacrement dans l'église du village. Ainsi l'*Imitation de Jésus-Christ* (15^e s.) écrira :

⁴⁷ Cf. M.H. FROESCHLE-CHOPARD, *Itinéraires pèlerins de l'ancienne Provence*, Marseille, 2004 ; et R. BURNET, *Marie-Madeleine. De la pécheresse repentie à l'épouse du Christ*, Paris, 2004.

⁴⁸ Victor et Edith TURNER, *Image*, p. 18. Cfr aussi D. PERICARD-MEA, *Les pèlerinages au moyen âge*, Paris, 2002 ; R. OURSEL, *Pèlerins du moyen âge*, Paris, 1978 ; D. WEBB, *Pilgrim and pilgrimage in the medieval West*, Londres, 2000 ; *Wallfahrt und Alltag in Mittelalter und früher Neuzeit*, Vienne, 1992 ; *Unterwegssein im Spätmittelalter*, Berlin, 1985 ; E.-R. LABANDE, *Pauper et peregrinus*, Louvain, 2004.

⁴⁹ Ph. GEORGE, *Les routes de la foi en pays mosan, IV^e-XVI^e siècles*, Liège, 1995, p. 26.

⁵⁰ J. VAN HERWAARDEN, *Opgelegde bedevaarten: een studie over de praktijk van opleggen van bedevaarten (met name in de stedelijke rechtspraak) in de Nederlanden gedurende de late middeleeuwen (ca 1300-ca 1550)*, Amsterdam, 1978.

Plusieurs courent en divers lieux pour visiter les reliques des saints !... Souvent c'est la curiosité, le désir de voir des choses nouvelles, qui fait entreprendre ces pèlerinages ; et de là vient que, guidé par ce motif frivole, on en tire peu de fruit pour la réforme des moeurs. Mais ici, dans le sacrement de l'autel, vous êtes présent tout entier, ô Christ Jésus, vrai Dieu et vrai homme ; et toutes les fois qu'on vous reçoit dignement et avec ferveur, on recueille en abondance les fruits du salut éternel (Imitation, IV, 1).

C'est à cette époque aussi que se développent les premiers grands pèlerinages à Marie, dont le plus célèbre est Notre-Dame de Rocamadour en France et Montserrat en Catalogne (Espagne).

Au 14^e s. apparaissent les pèlerinages au Saint Sang, ce qui n'est pas sans rapport avec la grande peste et l'expérience constante de la maladie et de la mort. Ainsi est lancé dans nos régions le pèlerinage de Bois-Seigneur-Isaac (Braine-l'Alleud). En 1405, on découvre en la chapelle de ce village une hostie qui a saigné miraculeusement. Cela manifeste la volonté de centrer la dévotion sur le Christ et sa passion. L'auteur de la chronique de Bois-Seigneur-Isaac explique ainsi la naissance du pèlerinage :

C'est pour que la charité du Christ, allumée par la chaleur de son sang sans prix répandu autrefois, et depuis lors refroidie dans les cœurs de beaucoup avec abondance d'iniquité, puisse de nouveau réchauffer et raviver les cœurs des élus grâce à un nouveau genre d'exhortation.

Par rapport aux quatre aspects du pèlerinage, on soulignera qu'ici le déplacement et l'acte religieux sont de peu d'ampleur, tandis que l'importance du lieu visé et de ses effets est fondamentale. L'objet visité doit être perçu et la personne doit être guérie. Comme le dit l'auteur de la chronique, à propos d'une pèlerine⁵¹ : *Audivit, credidit, vovit, convaluit* (Elle entendit, elle crut, elle pria, elle guérit).

Mais la dimension apparemment magique du pèlerinage peut engendrer les doutes. Les religieux avaient d'ailleurs promu l'idée de la vie humaine comme pèlerinage⁵². Au 15^e s. se développe la contemplation

⁵¹ « Originale » de Bois-Seigneur-Isaac, *Prima Pars*, p. 44, l. 25, éd. par J.-P. DELVILLE, *Les sources écrites*...

⁵² Par exemple le Pèlerinage de la vie humaine par Guillaume de Digulleville († après 1358). Cfr *Pèlerinage*, dans *Dictionnaire de spiritualité*, XII, c. 892.

de la vie du Christ et surtout de sa passion sur la base des retables et peintures qui la représentent, sans qu'on doive aller bien loin pour cela⁵³. Ce développement du visuel se signale en particulier dans la décoration fastueuse des châsses des saints à partir du 12^e s. : le regard est sollicité, pour être conduit à l'émerveillement. Cet appel au regard va paraître excessif et dangereux aux réformateurs, qui lui préfèrent l'Écriture et sa capacité de réflexion et de recul. Cette spiritualisation, puis cette rationalisation, débouchent sur une prise de distance vis-à-vis du pèlerinage qui sera typique de l'époque moderne.

7. La contestation du pèlerinage au 16^e s. et son éclipse aux 17^e et 18^e s.

On perçoit la critique du pèlerinage dans le mouvement humaniste. Ainsi Pétrarque écrivit-il un guide de Terre Sainte en 1358, mais sans jamais y être allé. Il se justifie ainsi⁵⁴ :

J'ai décidé de ne pas entreprendre vers ces pays un voyage unique au prix d'une très longue expédition en bateau, à cheval ou à pieds, mais d'y aller souvent sur une minuscule carte, grâce aux livres et à l'imagination, de sorte qu'en une heure je puisse me rendre vers ces rivages lointains et en revenir aussi fréquemment que je le désire.

En 1515, Érasme écrivait à son tour⁵⁵ :

Les uns vont à Jérusalem, les autres à Rome ou à Saint-Jacques [de Compostelle], où ils n'ont rien à faire, et ils laissent à la maison leur femme et leurs enfants, qui auraient grand besoin de leur présence !

Luther va plus loin et critique l'abus des indulgences obtenues par la fréquentation des reliques ; cela va lancer la réforme. C'est en effet à cause de la fréquentation du pèlerinage de Wittenberg et de l'utilisation

⁵³ Cfr les *Meditationes Vitae Christi*, de Johannes de Caulibus, attribuées longtemps à saint Bonaventure, écrites entre 1346 et 1364 : J.-P. DELVILLE, *Images de la Passion et regard de contemplation*, dans *Miroirs du sacré. Les retables sculptés à Bruxelles. XV^e-XVI^e siècles*, éd. B. D'HAINAUT-ZVENY, Bruxelles, 2005, p. 95-110. Et surtout : S. BLICK et R. TEKIPPE, *Art and architecture of late medieval Pilgrimage in Northern Europe and the British Isles*, Leyde, 2005, 2 vol.

⁵⁴ *Petrarch's Guide to the Holy Land. Itinerary to the Sepulcher of Our Lord Jesus Christ*, éd. par T.J. CAUCHEY, Notre-Dame University, 2002, p. 22.

⁵⁵ ÉRASME DE ROTTERDAM, *L'éloge de la folie*, éd. Mille et une nuits, Turin, 1997, p. 104.

des indulgences, que Luther s'est élevé contre ces pratiques. Mais, on le voit, il était préparé par d'autres intervenants.

Les 16^e-18^e s. voient une éclipse du pèlerinage à grande distance⁵⁶, sous les coups de la Réforme, sous les coups des contradictions internes du pèlerinage, englué dans son système d'obtention d'indulgences, sous les coups aussi des états nationaux qui ferment leurs frontières. Ainsi, en 1772, la commune d'Ath retire son soutien à la confrérie de S.-Jacques, composée de personnes qui ont fait le pèlerinage à S. Jacques, en disant⁵⁷ :

La manie d'entreprendre ce voïage s'empare de tems a l'autre de l'esprit des jeunes-gens qui, n'ayant d'autre ressource dans une route aussi longue que de demander la charité, sont souvent forcés (...) de s'enrôler dans les troupes soit de France ou d'Espagne (...). La suppression de cette confrérie est un moyen assuré (...) pour arrêter ces courses vagabondes et retenir les jeunes-gens dans le pays.

Les grands pèlerinages subissent un déclin, mais sont substitués sur place par des pèlerinages de proximité⁵⁸. C'est ce que Turner appelle les pèlerinages modernes, caractérisés par leur dévotion⁵⁹. Ainsi naissent en Belgique les pèlerinages à Notre-Dame de Montaigu, Notre-Dame de Bonsecours, Notre-Dame de Chèvremont, Notre-Dame de Basse-Wavre, ou aux vierges miraculeuses comme Notre-Dame des Récollets à Verviers ou Notre-Dame de la Sarte à Huy. Et de manière générale, les sanctuaires à Notre-Dame du Carmel, de Lorette ou du Rosaire. Se développent aussi les sanctuaires de Notre-Dame de Hal et Notre-Dame de Walcourt, ainsi que la Marlagne à Namur, qui recrée un désert du Carmel en miniature, sous l'impulsion des pères carmes. Ce sont des pèlerinages théologiquement corrects, centrés sur la Bible ou sur une dévotion promue par la Réforme catholique, animée en particulier par les nouveaux ordres

⁵⁶ Ph. BOUTRY et D. JULIA, *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*, Rome, 2000 (Ecole française de Rome, 262) ; F. CREMOUX, *Pèlerinages et miracles à Guadalupe au 16^e siècle*, Madrid, 2001 ; *Rendre ses vœux. Les identités pèlerines dans l'Europe moderne*, éd. Ph. BOUTRY, Paris, 2000.

⁵⁷ Ph. DESMETTE, *Dans le sillage de la réforme catholique : Les confréries religieuses dans le nord du diocèse de Cambrai (1559-1802)*, Thèse de doctorat à l'UCL, 2005, p. 377.

⁵⁸ Cfr M.-Ch. GOMEZ-GERAUD, *Le crépuscule du grand voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, 1999 ; cfr aussi le best-seller de la littérature de pèlerinage au 17^e siècle : Jean BOUCHER, *Le Bouquet sacré*, éd. M.-C. Gomez-Géraud.

⁵⁹ V. et E. TURNER, *Image*, p. 18-19.

religieux (jésuites, carmes déchaux, franciscains récollets). Il est frappant de voir les multiples visages de Marie dans ces dévotions : son personnage s'inculture en recevant de multiples attributs (le sceptre de la reine, le serpent qu'elle écrase en tant que conçue sans péché, le rosaire qu'elle tend pour la prière, le scapulaire qu'elle offre aux religieux, la maison d'Éphèse, etc.)⁶⁰. À Chèvremont (diocèse de Liège), on trouva au 17^e s. dans un arbre une minuscule statue de la vierge. Les jésuites, qui habitaient l'endroit, la mirent dans une petite chapelle, et cela devint un lieu de pèlerinage marial. Comme la statue était trop petite pour être vue de loin, on fabriqua un stratagème : on disposa un manteau blanc avec capuche, qui de loin paraît être une vierge habillée, de taille respectable. Quand on approche, on voit que la vraie statue est nichée dans l'ovale du capuchon, ingéniosité de la piété baroque. Notons que ces pèlerinages restent de dimension moyenne.

On notera dans la même ligne « contestatrice » les cas de pèlerins à vie, comme saint Benoît Labre, qui témoignaient de leur foi par leur pauvreté volontaire, leur errance et leur aspect répugnant, dans le contexte d'une société à la recherche du confort. Il rejoignait ainsi l'intuition du pèlerin russe, toujours en errance⁶¹.

Mais en Amérique latine, au même moment, se développent de grands pèlerinages, comme celui à Notre-Dame de Guadeloupe, qui ressemblent aux pèlerinages archaïques du moyen âge en Europe. En 1531, un jeune indien, Juan Diego, aurait vu en effet dans un lieu de culte ancien la vierge Marie sous les traits d'une indienne, qui lui demande de faire élever un sanctuaire à cet endroit. C'est réalisé avant 1560. Cela va devenir un sanctuaire national au Mexique. Le fait que l'existence effective de Juan Diego ait pu être contestée montre qu'il représente avant tout un personnage collectif et que le pèlerinage a une valeur sociétaire⁶². Citons encore les processions du saint sacrement dans les Andes, qui sont interprétées aussi comme des pèlerinages aux forces de la nature par les participants.

⁶⁰ Cfr J. PELIKAN, *Mary through the centuries*, Chicago, 1996 ; *The Church and Mary*, éd. R.N. SWANSON, Woodbridge, 2004 ; *La dévotion mariale de l'an mil à nos jours*, éd. B. BETHOUARD, Artois Presse, 2005.

⁶¹ Cfr K.-D. SEEMANN, *Die altrussische Wallfahrtsliteratur*, Munich, 1976.

⁶² S. POOLE, *Our lady of Guadalupe : Origins and Sources of a Mexican National Symbol, 1531-1797*, Tucson, 1995 ; J. LAFAYE, *Quetzalcóatl et Guadalupe : La formation de la conscience nationale au Mexique, 1531-1813*, Paris, 1974.

Et en Amérique du Nord, les premiers colons arrivés sur le Mayflower se considéraient comme des pèlerins entrant en terre promise. Or il s'agissait de protestants !

8. La renaissance des pèlerinages au 19^e s. : une alternative à la sécularisation

La renaissance des pèlerinages va se faire au 19^e s. et surtout à travers les pèlerinages aux lieux d'apparition de la vierge Marie en France. On compte ainsi successivement l'apparition à Catherine Labouré à Paris en 1830 ; à la Salette à deux bergers (1846) ; à Lourdes à Bernadette Soubirous en 1854. Se développent aussi les pèlerinages au Sacré-Coeur, à Paray-le-Monial après 1870 et à Montmartre à la même époque : il s'agit ici de pèlerinages nationaux après la guerre de 1870. Les pèlerinages mariaux polonais de Jasna Gora (à Varsovie) et Czestochowa (Opole) se développent à partir de 1861, comme manifestation patriotique⁶³.

Désormais on va en pèlerinage à des lieux d'apparition et moins à des statues miraculeuses. Pourquoi ? On peut avancer diverses hypothèses. Au niveau de l'image, en particulier, on franchit un cap ; l'apparition fait voir Marie en réel : c'est une image en quatre dimensions, c'est-à-dire animée et étalée dans le temps ; c'est plus qu'une vision perçue comme un flash rapide. Peut-être n'est-ce pas sans lien avec notre société de l'image, où tout doit être visualisé pour être cru, pour être considéré comme réel. Pourquoi Marie ? Certes, le culte marial n'avait jamais été interrompu, depuis les sanctuaires primitifs du 4^e s., puis ceux du haut moyen âge, puis ceux du moyen âge central, puis la dévotion de la Contre-Réforme. La nouveauté est que Marie apparaît sans l'enfant ; elle est là dans sa féminité et non seulement dans sa maternité : peut-être à l'image de la place de la femme dans la société et, plus largement, comme figure et modèle du chrétien. La mise en valeur de Marie provoque sans aucun doute un recentrage sur l'évangile et la vie du Christ ; elle débouche aussi sur une piété chaleureuse, cordiale, en contraste avec un christianisme autoritaire et sec qui a pu émerger de la Réforme catholique. Cette simplicité se marque aussi par le cadre naturel des apparitions : le culte se déroule dès lors dans la nature, loin des ors des églises, loin de

⁶³ Communication du p. Krzysztof Nowak, étudiant de la Faculté de théologie de l'UCL, mai 2006.

l'animation des villes, loin des pratiques religieuses considérées comme surannées (indulgences, reliques et saints à peu près inconnus). On redécouvre un christianisme proche de la nature, mais aussi marqué par la simplicité de la dévotion. Au 20^e s., la série continue : Fatima (1917), Czestochowa (1918), Beauraing (1932) et Banneux (1933) vont dans le même sens, dans un cadre de crise sociale et de guerre latente. Les guérisons y ont une place centrale.

Si l'on reprend la catégorisation de Dupront, on notera que la dimension du déplacement prend maintenant un accent très collectif. Le but du pèlerinage est très ciblé et la notion du voir et du toucher, très développée ; le discours sur l'histoire du lieu est valorisé. L'acte religieux est développé également : les exercices spirituels sont nombreux à ces lieux de culte et s'assimilent souvent à des retraites ; mais ils comportent en plus des gestes rituels, surtout en rapport avec l'eau consacrée. Enfin les analyses de Dupront sur Lourdes mettent en valeur le 4^e aspect du pèlerinage, celui des effets produits⁶⁴ : la guérison est un mobile central, qu'elle soit physique ou spirituelle : « Ceux qui se connaissent se découvrent autres ; ceux qui s'ignorent s'acceptent...⁶⁵ ». On atteint le surnaturel, c'est-à-dire la sortie de soi ; la guérison est l'acquisition d'un nouvel équilibre entre le corps et l'âme ; le miracle, un retour à l'ordre⁶⁶. La constitution d'un nouveau peuple, par le statut de pèlerin, l'est tout autant : le pèlerinage produit un « contraste avec le cloisonnement moralisateur du quotidien et du stable »⁶⁷. En contraste à une société de plus en plus déchristianisée, le développement du pèlerinage de masse à Marie est un phénomène frappant, qui agit comme antidote par rapport à la paganisation ou l'indifférenciation religieuse du milieu quotidien. Il apparaît en effet que les quatre éléments constitutifs du pèlerinage sont valorisés et qu'aucun n'est laissé en veilleuse, ce qui en montre le dynamisme. Si le côté cosmique réapparaît avec vigueur dans le cadre des apparitions, la dimension proprement chrétienne du pèlerinage n'est pas en reste : celui-ci est vécu comme un lieu de témoignage et de rayonnement de la vie des communautés et de leurs membres éminents, il s'accompagne de catéchèses et de guérisons.

⁶⁴ Cfr ci-dessus les définitions du pèlerinage, notes 16 et 17.

⁶⁵ A. DUPRONT, *Lourdes. Perspectives d'une sociologie du sacré*, dans *Du sacré*, p. 343.

⁶⁶ *Idem*, p. 347.

⁶⁷ *Idem*, p. 343.

9. La route, l'interreligieux et la communauté avant le lieu (20^e-21^e siècle)

9.1. La communauté comme but

Ce qui frappe dans les pèlerinages de la fin du 20^e siècle et du début du 21^e, c'est le rôle croissant que prennent les communautés chrétiennes comme but de pèlerinage. Le cas le plus connu est celui de la Communauté de Taizé (Bourgogne), fondée en 1944 par un pasteur protestant, Roger Schütz, dans un sens œcuménique et un esprit de réconciliation. Elle s'est développée progressivement comme un lieu d'accueil pour jeunes de tous horizons et a recueilli un immense succès. Chaque année des dizaines de milliers de jeunes y passent ; la Communauté organise aussi chaque année un pèlerinage dans une grande ville du monde, pour permettre de vivre le même esprit à chacun de ces endroits. Dans tous les cas, ce qui est central est la rencontre avec les autres et avec la Communauté : l'acte religieux vécu comme rencontre et partage de vie et de foi est central, plus que la valeur du lieu ou le bénéfice spirituel escompté. La prière de Taizé a donné naissance à de nombreux groupes locaux et les chants de cette prière se sont répandus internationalement.

On trouve un esprit analogue dans les Journées mondiales de la jeunesse organisées par Jean-Paul II depuis 1985 à Rome⁶⁸. Leur expansion internationale leur a donné toujours plus d'audience (1987 : Buenos-Aires ; 1989 : Saint-Jacques de Compostelle ; 1991 : Czestochowa ; 1993 : Denver ; 1995 : Manille ; 1997 : Paris ; 2000 : Rome ; 2002 : Toronto ; 2005 : Cologne ; 2008 : Sydney ; 2010 : Madrid). Ici l'événement attire, quel que soit le degré de conviction chrétienne des jeunes. Mais le rassemblement et le message qu'on y reçoit donnent de la valeur à l'initiative, sans oublier la figure charismatique du pape. La dimension internationale se marque autant que pour Taizé.

Dans la même foulée, on pourrait citer les voyages de Jean-Paul II, qu'on a appelé le pape pèlerin. Dans ces 104 voyages, le pape a pris l'initiative de rencontrer les gens et les communautés de chaque pays visité. Il a renversé le mouvement habituel qui voyait les foules visiter Rome et le successeur de Pierre. Par ces visites, le pape a transformé le

⁶⁸ Cfr une description succincte sur <http://www.vatican.va/gmg/documents/gmg>.

but du pèlerinage : la terre sainte est celle qui est habitée par les communautés chrétiennes et, plus largement toutes les communautés humaines. Le but est entre autres que chaque communauté chrétienne du monde apprenne à connaître les autres, grâce aux retransmissions médiatiques qui se font à cette occasion : ici encore la dimension internationale se manifeste.

9.2. La dimension interreligieuse

Un second aspect frappant est la dimension interreligieuse d'un certain nombre de pèlerinages ces dernières années. Le fait le plus saillant est la rencontre des religions organisée par le pape Jean-Paul II à Assise en 1986, conçue comme un pèlerinage pour la paix au sanctuaire de saint François⁶⁹. Cette rencontre a été relancée dès l'année suivante par la Communauté S. Egidio et se déroule désormais annuellement, dans une grande ville du monde. Le pèlerinage est aussi un cheminement vers une communauté locale, qui organise une rencontre internationale. Le lieu n'est pas fondamental ; par contre, l'acte religieux est très développé : il s'agit d'une rencontre de trois jours, avec de nombreuses tables rondes ; la journée finale se clôture par une grande prière des religions pour la paix. Les effets du pèlerinage sont surtout spirituels, mais ils peuvent aussi déboucher sur des initiatives concrètes en faveur de la paix. Ainsi est née la pacification au Mozambique⁷⁰ en 1992.

L'évolution du pèlerinage à Compostelle va dans le même sens ; désormais, des gens de toutes confessions et tous degrés de religiosité y participent. Dans un même ordre d'idée, on ira à Auschwitz, pour vénérer les victimes de la Shoah et de l'extermination réalisée par les nazis, quelle que soit la religion qu'on professe (ou qu'on ne professe pas).

⁶⁹ Cfr J.-D. DURAND, *L'esprit d'Assise*, Paris, 2005. Et J.-P. DELVILLE, *Dialogue interreligieux et engagement pour la paix. L'expérience de la Communauté de Sant'Egidio*, dans *Lumen Vitae*, t. 55, 2000, p. 35-44.

⁷⁰ R. MOROZZO DELLA ROCCA, *Mozambique. De la guerre à la paix. Histoire d'une médiation insolite*, Paris, L'Harmattan, 1997.

9.3. Nouveaux personnages et nouveaux lieux

Notre époque a vu naître de nouveaux lieux de pèlerinages, en relation avec des personnes contemporaines. Un cas frappant est celui du pèlerinage à la tombe du père Cícero Romão Batista († 1934), le plus grand saint populaire au Brésil⁷¹, qui accueille 3 000 000 de personnes par an, à Juazeiro do Norte, région de Ceará (Nordeste). Il avait été curé de la ville, puis nommé maire pour ses grandes qualités humaines et spirituelles. À cause de cette nomination, il avait été relevé de ses fonctions ecclésiastiques et est mort en froid avec l'Église hiérarchique. Cependant, par le pèlerinage populaire, sa figure s'est imposée et est progressivement réhabilitée. Les études concernant le Père Cícero ont fort évolué et en 2004, l'on pouvait en partie pour la première fois compter sur une attitude positive de l'évêque du lieu, Dom Fernando Panico. Dans ce cas, on retrouve l'importance du lieu, où est conservé le corps du saint ; mais le discours historique à son sujet est important et reflète l'expérience d'une communauté chrétienne populaire ; la dimension contestatrice est présente, puisque le pèlerinage a été lancé par l'initiative populaire et boycotté par la hiérarchie catholique.

Au Congo aussi des pèlerinages sont nés alors que l'évangélisation (sauf la zone côtière) n'y remonte qu'à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle. Au Congo-Brazzaville, par exemple, on trouve trois lieux de pèlerinages⁷² ; ils rappellent des points de départ de l'évangélisation (1883) et ne sont pas liés à un événement surnaturel : il s'agit de Luango (diocèse de Pointe-Noire), Linzolo (archidiocèse de Brazzaville), où l'évêque a fait ériger un sanctuaire marial, et Liranga (préfecture apostolique de la Likouala). En outre on trouve aussi la colline de Djiri (Brazzaville), lieu de l'assassinat du cardinal Emile Biayenda le 22 mars 1977, vénéré comme un témoin de la foi et un artisan de réconciliation

⁷¹ E. HOORNAERT, *Chronique. Brésil*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique* t. 100, 2005, p. 405. E. R. DELLA CAVA, *Miracle at Joazeiro*, Columbia University Press, 1970 ; T.S. GUIMARÃES et A. DUMOULIN, *O padre Cícero por ele mesmo*, Vozes, Petrópolis, 1983 ; Maria da Conceição Lopes CAMPINA, *Voz do Padre Cícero*, São Paulo, 1984 ; C. SLATER, *Trail of Miracles, Stories from a Pilgrimage in Northeast Brazil*, Berkeley, 1986 ; *Anais do primeiro Simposio Internacional sobre o padre Cícero e os Romeiros de Juazeiro do Norte (em 1988)*, Fortaleza, UFC, 1990 ; Les actes du troisième colloque (2002) doivent paraître bientôt.

⁷² Communication de Barthélemy Bassoumba, étudiant de la Faculté de théologie de l'UCL, juin 2006.

nationale, qui attire les foules. Son village natal, Malela Bombé (dioc. de Kinkala) est devenu aussi un lieu de pèlerinage. Cela confirme le rôle de la hiérarchie dans les pèlerinages du Congo-Brazzaville. Près de Kinshasa, il existe une montagne (Mangengenge), où un chemin de croix a été installé pour les pèlerins.

9.4. Pèlerinages mariaux : nouveaux et anciens

À Medjugorje⁷³ (diocèse de Mostar, Bosnie), c'est l'initiative locale de jeunes voyants qui a lancé le pèlerinage en 1983 ; la particularité est que la Vierge continue à leur parler actuellement, ce qui attire beaucoup de pèlerins (1 000 000 de communions en 2005) ; en outre, il s'agit d'un sanctuaire de culture croate, dans un pays multiethnique, qui a beaucoup souffert de la guerre. Il est devenu ainsi progressivement un lieu de prière pour la paix.

À côté de ce nouveau pèlerinage, les anciens pèlerinages mariaux bénéficient d'un grand succès aujourd'hui. En Belgique, on constate ainsi un regain à Montaigu (lieu de culte populaire depuis le début du 17^e s.) : on comptait 1 000 000 visiteurs en 2005, avec davantage de pèlerinages individuels qu'auparavant. À Banneux on estime à 600 000 les passages par an (200 000 communions). En Pologne, Czestochowa et les autres pèlerinages polonais regroupaient en 2005 4 000 000 de pèlerins, dont 350 000 venus à pied. Lourdes en a accueilli 6 000 000 en 2003⁷⁴.

On peut certainement dire que les motivations du 19^e siècle sont encore valables aujourd'hui pour ces pèlerinages, qui unissent particulièrement bien les quatre composantes de base du pèlerinage type. Tout se passe comme si l'équilibre qu'ils manifestent représentait une stabilité religieuse et une sécurité dans la vie des gens, face à un monde qui bouge beaucoup et des Églises qui changent tout autant.

9.5. Persistance et mutations des anciens lieux

D'autres pèlerinages anciens continuent. Ils manifestent sans aucun doute une même stabilité que les pèlerinages mariaux ; mais ils subissent parfois d'étonnantes mutations. Le plus frappant en cette matière est la

⁷³ Cfr R. LAURENTIN et R. LEJEUNE, *Message et pédagogie de Marie. Corpus chronologique des messages : urgence du retour à Dieu*, Paris, 1988.

⁷⁴ Cfr par exemple, J.-P. DELVILLE, *Bernadette Soubirous et les apparitions de Lourdes (1858) : l'histoire nourrit notre aujourd'hui*, dans *Vies consacrées*, 2010, p. 163-176.

reprise du pèlerinage à Compostelle. Alors qu'il avait subi une éclipse depuis la fin du moyen âge, il bénéficia depuis 1980 d'un renouveau étonnant. On compte entre 1 et 2 millions de pèlerins les années saintes (quand la fête de saint Jacques tombe un dimanche). L'élément fondamental de ce renouveau est l'importance de la route ; alors que celle-ci perdait en importance dans les pèlerinages contemporains, qui se font surtout en train, en avion ou en voiture, elle en gagnait beaucoup dans le pèlerinage à Compostelle. Les anciens chemins qui balisent la France et l'Espagne en direction de Compostelle ont été remis en valeur. Des lieux d'accueil ont été organisés tout au long de cette route. Les pèlerins font montre de grande créativité dans leur cheminement : à pied ou à vélo ; en tout ou en partie ; en une fois ou sur plusieurs années ; en groupe ou en privé... Tout est dans le chemin ; le lieu n'est qu'un lointain objectif et l'activité religieuse sur place peut être très limitée ; de nombreux pèlerins sont en recherche concernant leur foi et ne se considèrent pas nécessairement comme chrétiens. Ceci est très nouveau dans l'éventail des pèlerinages. On trouve intégrée ici la dimension de spiritualité détachée de toute religion, l'ouverture à d'autres confessions et à la libre pensée. L'effet attendu n'est pas le miracle de guérison, mais la purification intérieure. On pourrait voir ici une manifestation de spiritualité New Age ; mais ce n'est qu'un aspect de l'expérience. Car pour d'autres personnes, le pèlerinage est un lieu de « liminalité », d'initiation et d'approfondissement de leur foi chrétienne. Les nombreux témoignages écrits ou oraux que les pèlerins laissent montrent que le pèlerinage est un événement dans leur vie et mérite d'être communiqué⁷⁵. Il « crée l'événement » en matière de foi, alors que souvent celle-ci est répétitive et conçue comme un non-événement.

On pourrait relever aussi le renouveau des jubilés célébrés tous les 25 ans à Rome. Lorsqu'en 1975, après le Concile, Paul VI fut amené à décider de garder ou non la célébration d'un jubilé, il décida en faveur de la tradition. De nombreux pèlerins arrivèrent, le jubilé fut modernisé, en particulier par la célébration de nombreux offices en plein air. En 2000, Jean-Paul II fit de même, mais provoqua une véritable mutation du jubilé

⁷⁵ Par exemple, la revue *Le Pecten. Bulletin des Amis de Saint-Jacques de Compostelle* (éd. responsable : P. Sempels, rue de la Fourchinée, 20, 6596 Seloignes). Et Jean-Marie CAUCHIES, *La fe, las fuentes, los pies. Carnets compostellans* (juin-juillet 1997), Quaregnon, 1997.

en le faisant préparer trois ans à l'avance par toute l'Église⁷⁶ ; puis en y adjoignant les célèbres demandes de pardon pour les erreurs passées de l'Église ; en demandant un moratoire à tous les États sur les exécutions capitales ; en promouvant une célébration des martyrs du 20^e siècle, etc. Dans ce pèlerinage, le lieu est resté important ; le voyage, moins, car facile à faire ; mais la dimension d'actes religieux, typiques de la communauté chrétienne, est devenue centrale ; tandis qu'un effet du pèlerinage comme l'indulgence plénière est apparu comme anachronique.

À côté de ce pèlerinage-vedette, on découvre aussi la persistance de pèlerinages de proximité. Un exemple est celui de Chèvremont⁷⁷, site juché sur une colline dominant la Vesdre ; avant d'être le pèlerinage marial lancé par les jésuites au 17^e s., comme on l'a vu ci-dessus, l'endroit accueillait une abbaye fondée au 7^e s. par Pépin de Herstal, sécularisée par la suite, puis un château carolingien conquis par l'évêque Notger au 10^e siècle. Au 19^e s., après la suppression des jésuites, on y éleva une basilique, tenue par les pères carmes ; après les apparitions de Banneux en 1933, le pèlerinage perdit de son succès ; mais aujourd'hui il en retrouve grâce à un nouveau mouvement né à l'ombre de cette basilique, le Mouvement des Petites Âmes, fondé par Marguerite, une voyante, qui a transcrit tout un livre de messages de la vierge Marie⁷⁸. Le mouvement s'est répandu en Flandre, en Allemagne et jusqu'au Congo. Entre-temps, les carmes manquaient de vocations ; ils ont alors uni leur province belge avec celle du Congo ; aujourd'hui le couvent dépend de Kinshasa. Ajoutons que Chèvremont est aussi un pèlerinage populaire des cyclistes et des sportifs. Étrange continuité à travers des détours inattendus ! Dans ce cas-ci, on pourrait dire que la notion de lieu est prépondérante, puisqu'elle est le seul commun dénominateur de pèlerinages très différents les uns des autres, même si la dimension mariale a marqué les trois derniers siècles ; en corollaire, on relèvera l'importance du regard : celui de la personne qui regarde la minuscule statue de la vierge et celui de la visionnaire Marguerite. Les trois autres dimensions sont réduites : la notion de chemin est limitée au défi de la montée sur la colline ; l'activité du pèlerin varie entièrement selon qu'il vient comme sportif, comme

⁷⁶ Cfr p. ex. A. RICCARDI, *Il papa carismatico*, Rome, 2003.

⁷⁷ *Chèvremont, un millénaire, un tricentenaire (987-1688)*. Actes du colloque tenu à Chèvremont le 22 avril 1988, éd. A. HOFFSUMMER-BOSSON, Liège, 1988.

⁷⁸ MARGUERITE (Léona Marguerite BALHAN, † 2005), *Message de l'amour miséricordieux aux petites âmes*, 2^e éd., Bulle, 1971.

« petite âme » ou comme pèlerin privé à Marie ; les effets restent dans l'ombre de la vie de chacun.

À d'autres endroits, le renouvellement de tels pèlerinages est plus net. Ainsi, en Bretagne, on dispose dans les églises fréquentées pour leur pèlerinage de proximité des cahiers de prières, dans lesquels les pèlerins peuvent inscrire leurs intentions. La valeur de ces textes a permis la publication d'un de ces recueils récemment.

En somme, les mutations des anciens pèlerinages vont dans des sens très divers : exaltation du chemin pour Compostelle, mise en valeur de la communauté et des actes religieux pour les jubilés romains, recherche des effets pour les pèlerinages de proximité.

10. Conclusion

Notre question de départ nous est relancée : le pèlerinage est-il compatible avec le christianisme ? La réponse fondamentale est dans les Actes des apôtres, qui définissent le christianisme comme *chemin*, et dans l'Apocalypse qui voit dans le but de ce chemin la Jérusalem céleste. La vie chrétienne est donc un pèlerinage vers une nouvelle Jérusalem, c'est-à-dire une communauté accomplie, qui a communié à la mort et à la résurrection de Jésus. Le pèlerinage chrétien sera dirigé vers la maison de Dieu que représente la communauté chrétienne et non vers une maison de Dieu, faite de pierres ou de briques. Le pèlerinage est donc intrinsèque à la vie chrétienne sous cette forme spirituelle et nouvelle. Il peut s'incarner dans un pèlerinage matériel à condition que celui-ci soit la manifestation de la démarche spirituelle. À cette condition, il se situe aussi sans complexe dans une démarche anthropologique commune à toutes les religions.

Nous avons vu combien les dimensions typiquement chrétiennes sont présentes dans les pèlerinages de l'Antiquité (prototypiques). Elles s'en écartent quelque peu dans les pèlerinages archaïques, liés aux lieux cosmiques ; mais le christianisme aura soin de déposer en ceux-ci des reliques de saints, symboles des communautés de foi. Les pèlerinages médiévaux sont caractérisés par le renouveau d'un discours théologique, lié au Christ et à Marie. Les pèlerinages modernes se caractérisent par un repli sur le pèlerinage de proximité et de dévotion. Au 19^e s. cette dévotion se développe à nouveau dans les grands pèlerinages mariaux ; et

au 20^e s., la dimension communautaire redevient centrale, accompagnée d'un renouveau de la démarche pèlerine et de la valeur du chemin.

Comment ont évolué les quatre dimensions dont parlait Turner ?

La première, celle du déplacement, a beaucoup changé. Le voyage vers la Terre sainte ou vers Rome n'était pas perçu comme une vertu en soi, mais comme une nécessité pour atteindre un objectif, un lieu saint. C'est avec les pèlerinages irlandais que se développe une mystique du chemin, conçue surtout comme pénitentielle, comme reflet d'une existence à la recherche de Dieu, comme un mode de vie religieuse. Au moyen âge, dans une société liée à la terre et aux contrats de vassalité, le pèlerinage devient aussi l'occasion de bouger, de voyager, de sortir du carcan quotidien ; il est une démarche libre, qui manifeste la volonté d'un saut qualitatif de la vie de foi, une véritable démarche d'initiation. On comprend qu'il pourra être aussi le lieu de pratiques décalées et contestataires. À l'époque contemporaine, la facilité des déplacements rend souvent le voyage plus banal – encore qu'on y accepte bien plus d'inconfort que pour un voyage touristique ; le déplacement est cependant l'incarnation d'une recherche spirituelle, dans le cadre d'une société sécularisée. La valorisation du voyage à pied à Compostelle en est l'expression la plus patente : tout est dans le chemin, au point qu'on passe parfois des années à le parcourir entièrement sans arriver au but avant longtemps, illustration du choix d'un rythme neuf, d'une volonté de faire de sa vie un vrai cheminement, éclairé par la route parcourue lentement.

Le lieu et sa découverte, sa vision, prennent aussi des colorations très diverses. Pour les pèlerinages en Terre Sainte ou à Rome, il s'agit d'abord de marcher sur les pas du Christ, des prophètes ou des apôtres. C'est une plongée aux sources. Voir signifie surtout vérifier. Le pèlerinage aux martyrs développe cette notion en soulignant le rôle des défunts et la signification de leur tombe, ce qui accentue l'aspect mort-vie. Dans tous les cas, il s'agit d'une rencontre de témoins de la foi. Avec le pèlerinage archaïque, la notion de lieu saint fait place à celle de « lieux sacrés », consacrés par des traditions préchrétiennes, liées en particulier aux sites de la nature : il s'agit non seulement de voir, mais de toucher, de boire. Cette modification de l'objectif sera corrigée en partie par la valorisation des reliques, à la fois objet magique et témoignage de vie chrétienne. Il est frappant de voir que de grands saints ou papes comme Martin et Grégoire encouragent ce transfert de significations. Ils considéraient que le pèlerinage était légitime et même une source

d'évangélisation. Les lieux médiévaux se démultiplèrent, en particulier sous les signes du Nouveau Testament, de Jérusalem, de Marie, des apôtres et de l'eucharistie. Le lieu fait l'objet d'une vision mystique, sensible aux symboles ; Jérusalem devient particulièrement symbolique du but de toute la vie humaine ; les châsses des saints ou les ostensoirs avec leurs reliques attirent des regards émerveillés ; chaque lieu de pèlerinage pourrait être identifié à une nouvelle Jérusalem. Le mouvement se précise à la période moderne avec les sanctuaires locaux très centrés sur des aspects théologiques liés aux saints et à Marie : le regard est emporté par les fastes du baroque. La période contemporaine voit se développer les sites de visions, comme si le regard devenait toujours plus important, tandis que les sites se rapprochent de la nature : montagnes, grottes, sources,... Dernièrement, le but devient aléatoire : les communautés chrétiennes deviennent le vrai but de Taizé, des voyages du pape, des MJM...

L'activité religieuse du pèlerin varie aussi. Dans l'Antiquité, les rites de prière sont centrés sur la Bible, comme le montre l'Égypte ; ou sur les prières pour les morts, ou les demandes d'intercession. Avec le pèlerinage archaïque, le rite se fait plus magique, lié à une demande de grâce ou de guérison. Au moyen âge, la prière est souvent communautaire, en union avec les religieux installés aux lieux de pèlerinages. Elle est identitaire, marque une appartenance régionale ou religieuse. Elle est liée à la fête, à la foire, à la ville. C'est ce que contestera la Réforme, qu'elle soit protestante ou catholique. L'acte rituel va devenir désormais plus dévot, plus contrôlé par la hiérarchie, plus encadré. À la période contemporaine, le rite se développe en une catéchèse et de nombreuses pratiques, comme à Lourdes ; plus encore dans les pèlerinages contemporains, où les échanges informels, l'écoute de conférences, la pratique liturgique sont essentiels.

Enfin, l'effet du pèlerinage et le bien qu'on en attend évoluent aussi. Au début, il s'agit d'un réconfort à la lumière de la visite des lieux saints ou des tombeaux des martyrs. Plus tard, ce seront la guérison et le miracle, autour des reliques des saints. À la croisade, c'est même le salut éternel qui est garanti comme bien spirituel. À la suite de cela, l'indulgence occupera une place toujours plus grande dans l'objectif du pèlerinage. Il s'agit toujours d'une guérison, mais intérieure, grâce aux mérites du Christ et des saints. Ceci continue à l'époque moderne ; mais fera place à la recherche de guérison totale au 19^e siècle, à la volonté de

contact avec le sacré, dans un monde matérialiste. Cela débouchera sur la recherche d'épanouissement personnel et spirituel que l'on voit dans les pèlerinages actuels ou sur la formation et l'approfondissement de la foi par la rencontre avec les autres. Il s'agit de renouveler l'expérience primitive de la Jérusalem de Jésus, expérience de passage de la mort à la vie. Dans le pèlerinage interreligieux, le but est en particulier la paix, dont le Christ est l'incarnation. Comme disait Zacharie dans l'évangile de Luc, c'est « pour conduire nos pas au chemin de la paix ».